

DIPLOMATISCHE MISSION 1785

FORTGANG SEINER TÄTIGKEIT IN WETTER

154. Immediat-Bericht des Auswärtigen Departements Berlin, 2. Mai 1785¹

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a. Nr. 1. Konsept. – Erstdruck I. S. 123 f. Hier stärker gekürzt.

Stein soll als Nachfolger des verstorbenen Gesandten Seckendorff mit der Fortführung der Verhandlungen über den Beitritt der westdeutschen Fürsten zum deutschen Fürstenbund beauftragt werden.

[...] C'est un jeune homme intelligent et actif qui nous paraît avoir la capacité et les talents nécessaires pour une commission de cette nature. Il est actuellement à ses terres entre Francfort et Mayence et pourrait aller de là tout de suite chez l'Electeur de Mayence [...]. Le B. de Stein pourra ensuite rester dans cette carrière, si V. M. est contente de lui, ou nous aurons du moins le temps de chercher un autre sujet convenable [...].

¹ Zur Geschichte des dt. Fürstenbundes vgl. außer Ranke, Die deutschen Mächte und der Fürstenbund (1871/72) noch Bailleu, Der Ursprung des deutschen Fürstenbundes, HZ 41 (1879); W. Adolph Schmidt, Gesch. d. preußisch-deutschen Unionsbestrebungen seit d. Zeit Friedrichs d. Gr. (Berlin 1851); H. Weigel, Der Drei-Kurfürstenbund ... 1785 (1924); Friedrich Karl Wittichen, Die Politik des Grafen Hertzberg 1785–1795, Hist. Vierteljahresschrift IX (1906) S. 174 ff.; G. Wolf, Österreich u. Preußen 1780–1790 (1880). – Für Kurmainz speziell K. G. Bockenheimer, Kurmainz im Fürstenbunde (1905). – Über die Stellung der einzelnen dt. Länder zum Fürstenbund s. die bei Dahlmann-Waitz Nr. 12017 noch aufgeführte Literatur. – Zeitgenössisch: Christian Wilh. v. Dohm, Über den deutschen Fürstenbund, (Berlin 1785), auch seine: Denkwürdigkeiten meiner Zeit, Bd. III (1817) und Joh. v. Müller, Darstellung des Fürstenbundes (Leipzig 1787); derselbe: Deutschlands Erwartungen vom Fürstenbunde (1788); beides auch: Sämtliche Werke, Band IX (1811). – Den Verlauf der Unterhandlungen schildert eingehend auch Pertz, Stein I. S. 38 ff.

155. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 10. Mai 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Ausfertigung. – Früher I. S. 124 (Regest).

Auftrag zur Übernahme der Verhandlungen über den deutschen Fürstenbund. Ausstellung der nötigen Beglaubigungsschreiben (dd. 5. Mai 1785 ebd. Entsprechendes Reskript an Heinitz Rep. XII. 141 a. Nr. 1).

156. Instruktion für Stein

Berlin, 15. Mai 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Ausfertigung. – Früher I. S. 124 (Regest).

Zustellung seiner Beglaubigungsschreiben und anderer Unterlagen. Information über die angeblichen Pläne des Kaisers („projets vastes et ambitieux . . . pour s'agrandir et pour se rendre tout-puissant“). Als entscheidender Beweis für den Ernst dieser Absichten wird der Plan Josephs II., Bayern gegen die österreichischen Niederlande auszutauschen, angesehen. Entschiedener Widerstand Preußens bei den Großmächten angemeldet. – Das österreichische Projekt als eine Bedrohung der deutschen „liberté“. Idee und Zweck des deutschen Fürstenbundes: Aufrechterhaltung des durch den westfälischen Frieden und die späteren Verträge geschaffenen Zustandes im Reich durch Zusammenschluß der „princes de l'Empire considérables et patriotes“ mit Preußen. Bisheriger Gang und Stand der Verhandlungen mit den deutschen Höfen (Hannover, Kursachsen, Hessen-Kassel, Zweibrücken, Braunschweig, Mecklenburg, Ansbach, Baden). Nach Abschluß der Verhandlungen zwischen den drei nichthabsburgischen Kurfürsten sollen die übrigen Staaten zum Beitritt eingeladen werden.

Die Gewinnung des Mainzer Hofes als spezielle Aufgabe Steins in dieser Situation. Er wird angewiesen, dem Kurfürsten jede Unterstützung durch Preußen zuzusagen und erhält spezielle Hinweise auf besonders zugkräftige Argumente (Appell an seinen Ehrgeiz als erster Fürst des Reiches, Aussicht auf französische Unterstützung trotz der Verwandtschaft des österreichischen und französischen Hofes). – Besondere Schwierigkeiten der Lage in Mainz durch den schwankenden Gesundheitszustand des regierenden Kurfürsten. Deshalb wird Stein beauftragt, die Aussichten der Kandidaten für die Nachfolge genau zu prüfen und vorsichtig gepflegte Beziehungen zum Domkapitel aufzunehmen und zu unterhalten. – Weitere Anweisungen für sein diplomatisches Vorgehen an den anderen Höfen: Kassel, Darmstadt, Trier, Karlsruhe, Zweibrücken. Für letzteren werden noch besondere Instruktionen in Aussicht gestellt, Trier wird mit ausgesprochenem Mißtrauen betrachtet.

157. Stein an Reden

Minden, 15. Mai 1785

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 124 f.

Motive für seinen Eintritt in den preußischen Dienst. Resignation gegenüber Menschen und Verhältnissen. – Verschiedenartigkeit der Arbeitsbedingungen für Stein und Reden. Schlesien und Westfalen. Unterschied der Volkscharaktere. Der Westfale. – Tod Dunemanns. Gerhard und Rosenstiel.

Vermerk Redens: „resp.“

Vous me croyez, mon bon ami, dégoûté et ennuyé d'une carrière que l'ennui de celle que j'avais couru, un principe d'inquiétude et les conseils de Mr. de H[einitz] m'engagèrent à choisir. Il est vrai que l'espèce de chagrin que j'essuie est des plus affligeante, comme elle prouve combien qu'il est difficile de faire le bien, comment l'intérêt des uns, l'ineptie des autres, et la mauvaise volonté de tous contre une idée qui heurte les anciens abus y porte résistance. J'ai employé le remède le plus efficace contre tout sentiment peinant, c'est de m'éloigner des objets qui l'excitent; un séjour à Nassau, des occupations multipliées à mon retour, un voyage dans un pays moins orageux, m'ont rendu le calme, seule espèce de bonheur à laquelle j'aspire. Généralement parlant, les hommes sont plus faibles que méchants, plus dignes de pitié que de mépris. L'expérience journalière que me fournissent les événements de ma vie me le prouve et me rend chaque jour plus tranquille et plus indifférent, je ne dis point plus heureux, parce que l'âge, en détruisant les prestiges de l'imagination, anéantit le reflet de ses illusions sur les objets. S'il y a une source de bonheur pur, c'est le souvenir du bien qu'on a fait ou qu'on s'est efforcé de faire, le bonheur domestique, la société de ses amis et l'étude. Il n'y a que celle-ci qui me reste, vivant loin de mes amis et étant peu sûr de la réussite des projets que j'ai formés.

Les circonstances sous lesquelles chacun de nous, mon cher ami, agit, n'ont qu'un rapport très éloigné. L'exploitation des mines n'est point en Silésie d'un intérêt aussi général comme dans la province que j'habite, et les abus, y étant moins profondément enracinés, exigent des remèdes moins vigoureux. On était déjà à votre arrivée habitué à rendre les comptes, à s'assujettir moyennant les plans d'économie à une influence sur les détails de l'administration. Le Silésien est intelligent, léger, aimant le plaisir. Je puis me dispenser de vous faire un tableau des abus qui règnent ici, vous l'avez crayonné vous-même, et je ne puis y ajouter que le caractère du Westphalien, un être qui s'isole, se replie sur lui-même, intrigant, rusé et s'assujettissant avec peine à toute espèce de gêne. Son esprit ne s'occupe que de ses intérêts, et il ne connaît de plaisir que ceux de l'ivresse¹.

L'activité de Dunemann, la justesse de son esprit et la noblesse de son caractère qui partait d'une ambition exaltée, me le fait vivement regretter². La difficulté de le remplacer augmente la grandeur de sa perte, et il est

affligeant pour l'humanité de lui voir trouver la mort en cédant à l'impulsion du plaisir. Je ne connais aucun entre vos employés qui puisse lui être substitué.

Il me serait bien doux, mon cher Reden, d'avoir la perspective de vous revoir. – Mr. de Heinitz exige que je fasse pendant cet hiver un séjour à Berlin que je compte abrégier autant que les circonstances le permettent. Je désirerais de pouvoir vous y voir, comme l'avenir ne me présente point d'occasion également favorable.

Je ne reçois plus de lettres de Gerhard et de Rosenstiel – sans doute qu'ils sont bien occupés, l'un à faire des états, l'autre à se ménager une gratification ou une augmentation de pension. Notre département ressemble à ce géant à cent bras, il n'y a qu'une tête, c'est celle de Mr. de Heinitz, le reste est bras et estomac – l'un pour exécuter quand il reçoit l'impulsion, l'autre pour digérer les aliments qu'on lui donne.

¹ Vgl. oben S. 197, Anm. 4.

² S. oben S. 148, Anm. 1.

158. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 21. Mai 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Ausfertigung. – Früher I. S. 125 (Regest).

Im Hinblick auf die Sendung des kaiserlichen Gesandten v. Trauttmansdorff¹ an den Mainzer Hof werden Stein erneute Instruktionen für sein Vorgehen beim Kurfürsten erteilt.

¹ Ferdinand Graf (seit 1805 Fürst) v. Trauttmansdorff (1749–1827) kam 1785 als kaiserlicher Spezialgesandter nach Mainz. Er wurde dann 1787 Statthalter in den österr. Niederlanden unter den infolge der unglücklichen Politik Josephs II. schon sehr kompliziert gewordenen Verhältnissen. Nach der niederländ. Revolution von 1789 vom Kaiser desavouiert und kaltgestellt, wurde er erst unter Franz I. wieder verwendet, dessen Vertrauen er lebenslang genoß, ohne allerdings zu wirklich entscheidendem Eingreifen in die österr. Politik zu kommen, weder als Hofkanzler für die 1793 zurückgewonnenen Niederlande, noch als interimistischer Außenminister 1801. Vgl. über ihn Rössler, Österreichs Kampf I. S. 55 ff.

159. Stein an Hertzberg oder Finkenstein

Minden, 22. Mai 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141. a. 1. Eigenh. – Früher I. S. 125 f.

Lehnt den Auftrag vom 10. Mai ab, da er keine Erfahrung in diplomatischen Arbeiten und keine ausreichenden Fähigkeiten dafür besitze.

Je dois demander respectueusement pardon à Votre Excellence d'avoir tardé si longtemps à répondre aux propositions qu'elle me fit faire par S. E. Mr. de Heinitz, n'ayant reçu ses lettres du 3 et du 7 d. c.¹ que le 19 à Minden, où elles m'ont suivi et attendu.

J'ai été pénétré de la marque de confiance que Votre Excellence vient de me manifester, et j'ai cru qu'elle augmentait l'obligation de lui exposer les raisons qui m'engageaient à la supplier de vouloir me dispenser d'accepter la commission dont elle daigne m'honorer. Je ne me sens ni les qualités naturelles, ni ceux d'acquis qui forment un bon négociateur et, ne m'occupant depuis sept ans que des idées qui ne sont point même dans le rapport le plus éloigné de cet état, je sens que les notions les plus vulgaires de politique me manquent. La négociation dont il s'agit est épineuse et difficile, il s'agit d'arrêter dans sa marche progressive une cour qui a une influence prépondérante dans les affaires de l'Empire, qui y entretient des ministres instruits du local, et comment oserais-je entreprendre cette tâche au moment que j'entre dans une carrière dont je n'ai de connaissance quelconque. Votre Excellence approuvera certainement le motif qui m'engage à faire cette démarche, je sens l'importance de l'objet, la faiblesse des moyens, la certitude de ne point réussir et de m'exposer au mécontentement de mes supérieurs et à la perte de l'estime public. Je supplie Votre Excellence de vouloir se rendre à mes instances réitérées et à transférer la commission qu'elle me destine sur quelque sujet plus digne, et rien n'égalera la reconnaissance que je lui vouerai.

¹ Diese Briefe sind nicht erhalten. Das von Lehmann (Stein I. S. 74) erwähnte Schreiben an das Auswärtige Departement vom 27. Mai befindet sich im Konzept in Rep. XI. 206 Rhein. Kreis. Fasc. 30. III, die Ausfertigung (mit geringen Abweichungen) in Rep. XII. 141 a 1. Der Inhalt deckt sich mit dem des oben abgedruckten Briefes.

160. Bericht des märkischen Bergamts (Referent Stein) an das Bergwerks-
u. Hüttendepartement Wetter, 29. Mai 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. 121. Lit. M. Abt. B Tit. X. Sect. 2m. Nr. 101. Vol. 2. Ausfertigung. – Erstdruck I. S. 126 (Regest).

Rät von der in Aussicht genommenen Befragung der gesamten Knappschaft in der Frage der Freischichten ab.

161. Kabinetts-Reskript an Stein Berlin, 7. Juni 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a 1. Konzept. – Erstdruck I. S. 126 (Regest).

Wird auf Grund seines Briefes vom 22. Mai 1785 von der Übernahme des ihm erteilten Auftrages dispensiert¹.

¹ Als das Schreiben in Wetter eintraf, hatte sich Stein schon zur Übernahme der Mission entschlossen und war bereits abgereist. Über die Gründe seiner Sinnesänderung s. das Schreiben vom 14. Juni 1785 und den Brief an Reden vom 22. Juli 1785.

162. Stein an Hertzberg

Nassau, 14. Juni 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a
1. Eigenh. – Erstdruck I. S. 127 f.

*Nach Eingang des Schreibens vom 7. Juni bittet Stein, ihm den Auftrag zu be-
lassen und begründet den Wechsel seines Entschlusses.*

Le rescript du Département des Affaires Etrangères d. de Berlin le 7 de juin a. c., et les lettres de son Excellence de Heinitz du 7 et 9 de juin me sont parvenus le 14 d. c. par estaffette.

Votre Excellence me permettra que je lui rappelle les différents événements qui se sont passés relativement à ma nomination, pour motiver d'autant mieux les représentations que je me vois maintenant obligé de lui faire.

Votre Excellence s'étant décidé le 3 de mai dans le Conseil d'Etat à me nommer pour la mission de l'Empire, Mr. le Ministre de Heinitz m'en a instruit par ses lettres du même jour et du 7 d. c. qui ne me parvinrent que le 19 à Minden¹. Ne connaissant point l'objet de cette commission, étant par ma situation présente entièrement hors du courant de cette espèce d'affaires, je représentais ces circonstances à Mr. de Heinitz dans ma lettre du 22 de mai, et j'osais alléguer les mêmes raisons sur le rescript d. Berlin le 10 de mai dans ma lettre adressée au Département des Affaires Etrangères de Hamm du 27 de mai.

Comme j'avais fait toutes ces démarches sans encore avoir vu les instructions dont j'ignorais l'arrivée à Wetter, on jugea à Berlin selon les lettres de S. E. de Heinitz que leurs lectures me ferait changer d'avis. Le même sentiment se trouve dans la lettre de Votre Excellence datée du 28 de mai, où elle daigne me témoigner qu'elle désirait que je me ravise et me faisait sentir qu'il s'agissait d'une commission peu difficile, de porter à des cours généralement bien intentionnées un plan tout arrangé. Cette lettre était accompagnée d'une autre de Mr. de Heinitz du 31 de mai, où il me marqua qu'on ne croyait point que je décline cette commission par intérêt personnel et par crainte de la cour de Vienne.

Pour me laver du soupçon de manquer de fidélité, je ne balançais point de m'en charger, et je déclarais ma résolution prise dans la lettre adressée à Mr. de Heinitz le 14 de juin. Je partis effectivement le 8 d. c. de Wetter, le 10 de la province, employant le 11 et le 12 en partie au voyage, en partie à renouer des anciennes liaisons que j'avais à la cour Palatine et à Bonne, en passant par cette ville et par celle de Düsseldorf. J'arrivais de 13 à ma terre pour faire quelques arrangements économiques, et je comptais repartir le 15 pour Francfort et aller le 18 à Mayence, où j'étais intentionné de m'acquitter de ma commission.

Telle était la situation des choses lorsque le rescript du département du 7 de juin m'arriva, par lequel on me dispensa de cette vocation, et sur

lequel Votre Excellence me permettra maintenant de faire les observations suivantes.

La nouvelle de ma nomination ayant transpiré, sans qu'il y ait eu de ma faute, dans le public et même dans l'étranger, comme une lettre datée de 1 de juin de Mayence me le prouve, et mon voyage confirmant les personnes instruites de ce fait dans leurs idées, on considérera la révocation de cette commission et la nomination de quelque autre sujet comme une preuve que le département s'est repenti dans son choix et m'en a cru incapable. Je le remets au tact de Votre Excellence sur les matières de l'honneur combien qu'il doit m'être sensible de me voir, sans y avoir donné lieu, exposé aux jugements méchants et offensants du public. En cas que les événements n'aient point anéanti l'objet de cette commission et que je ne dois m'attendre à être remplacé par quelqu'un autre, je supplie Votre Excellence de vouloir me permettre que je la garde et que je l'exécute maintenant d'une manière conforme à mes désirs et à mes forces. J'attendrai ici ses ordres ultérieurs, espérant que Votre Excellence se rendra à mes instances.

¹ Zu der hier und im Folgenden erwähnten Korrespondenz vgl. Nr. 161, Anm. 1. Die anderen hier angeführten Briefe liegen nicht vor.

163. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 25. Juni 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. – Früher I. S. 128 (Regest).

Erneuerung seines Auftrages vom 11. Mai unter Hinweis auf die Veränderung der politischen Situation in der Zwischenzeit. Österreichische Gegenmaßnahmen am Mainzer Hof und anderswo mit Ablehnung aller gewaltsamen Absichten für die Verwirklichung des bayrisch-niederländischen Tauschprojekts. Stein wird darauf hingewiesen, daß auch freiwilliger Verzicht des Kurfürsten von der Pfalz nach den geltenden Verträgen unzulässig sei und beauftragt, diesen Gesichtspunkt beim Mainzer Hof geltend zu machen. Unterstützung der österreichischen Politik durch Rußland, Preußens durch Hannover und Sachsen. Hoffnung auf baldigen Abschluß eines Vertrags mit ihnen und auf den Beitritt des Kurfürsten. – Stein soll in Mainz vorläufig nur vorübergehend in Erscheinung treten, im übrigen seine endgültige Bestimmung in Nassau abwarten.

164. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 25. Juni 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. – Früher I. S. 128 (Regest).

Differenzen zwischen dem Mainzer Hof und dem Landgrafen von Hessen wegen der Klostergüter im Hessischen. Stein wird angewiesen, in den Besprechungen mit dem Kurfürsten diese Frage dilatorisch zu behandeln.

165. Bericht Steins an das Auswärtige Departement Frankfurt, 5. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. Eigenh. – Ausfertigung. Rep. XII. 141 a 1. – Früher I. S. 128 (Regest).

*Erster diplomatischer Bericht Steins. In Abwesenheit des Kurfürsten habe er zunächst Erkundigungen wegen der Koadjutorwahl eingezo-gen. Charakteristik der verschiedenen Kandidaten: Dalberg: („connu pour un homme de talent, instruit et aimant le bon et l'honnête avec enthousiasme“); – v. d. Leyen¹: („un petit esprit, occupé des objets les plus frivoles, d'ameublement, chevaux, nippes et ne traitant les affaires que très lestement et les études que dans les moments de loisir que ses plaisirs lui laissent. On prévoit que l'intérêt public ne l'occupera que faiblement, et qu'il sera conduit par les personnes chargés de ses amusements, tout comme son valet de chambre et les petites filles qu'il entretient le moment maintenant“); – Fechenbach: („du nerf et de l'esprit, mais l'esprit d'un prêtre, . . . Il s'est fait un parti dans la prêtraille, les vieilles femmes et les pédants. Son goût est le jeu et son passion l'argent.“) – *Augenblickliche Stellung Dalbergs als aussichtsreichstem unter den Kandidaten. Stein rät, ihn in jeder Weise zu unterstützen*, „comme il n'est point douteux qu'il mérite par ses qualités distinguées l'appui et la protection dont V. M. l'honore“.*

¹ Der Domprobst Damian Friedrich Graf v. u. z. d. Leyen, gleichzeitig Domherr zu Trier und Köln, war ein Onkel Dalbergs. Über Fechenbach s. oben S. 156, Anm. 11.

166. Bericht Steins an das Auswärtige Departement

[Frankfurt, Anfang Juli 1785]

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. Eigenh. – Früher I. S. 128 (Regest).

Vorschläge zur Beseitigung der Differenzen zwischen Hessen-Kassel und Hessen-Darmstadt (s. Nr. 164) im Interesse ihres gemeinsamen Anschlusses an den Fürstentbund.

167. Bericht Steins an das Auswärtige Departement Frankfurt, 5. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. Eigenh. – Ausfertigung. Rep. XII. 141 a 1. – Früher I. S. 128 (Regest).

Verlängerung seines Aufenthaltes in Frankfurt wegen der Anwesenheit des österreichischen Gesandten in Aschaffenburg. Haltung von Hessen-Kassel und Hessen-Darmstadt.

168. Bericht Steins an das Auswärtige Departement

Frankfurt, 15. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Eigenh. – Früher I. S. 128 (Regest).

Erste Verhandlungen mit dem Kurfürsten in Aschaffenburg. Gründe für die Entfremdung zwischen dem Mainzer und dem Wiener Hof. Parteistellung in der

Umgebung des Kurfürsten, Charakteristik seiner Ratgeber: Strauss (antipreußisch), Deel, Heimes (beide propreußisch) unterstützt von Frau v. Coudenhofen¹. Deren Einfluß auf den Kurfürsten. Charakteristik der Frau v. Coudenhofen:

„Entre ces personnes il n'y a que Madame de Coudenhofen qui mérite que j'en fasse particulièrement mention. Elle a un esprit mâle et juste, [mais] tourné dans sa jeunesse aux intrigues galantes, actuellement au soin de se ménager une fortune et une existence que le goût de son mari pour le jeu a détruite et que sa médiocrité rend nécessaire de rétablir. S'étant attachée exclusivement à l'Electeur et détachée de toute autre parti, ayant étudié et approfondi son caractère, elle a une influence très soutenue sur lui, qu'elle se conserve par une conduite égale, par l'apparence du désintéressement, de l'éloignement de toutes affaires, ne voulant paraître que l'amie et la société de l'Electeur. Elle a suivi l'Electeur dans ses idées d'éloignement de la cour de Vienne, elle a été fortifiée dans cette manière d'agir par les tentatives que fit la cour de Vienne de la perdre dans l'esprit de l'Electeur, et elle est réunie dans ce moment-ci avec Deel et Heimes pour éloigner Strauss des affaires, parce que celui-ci lui a déjà enlevé différents bienfaits qu'elle s'attendait obtenir de l'Electeur.“

Ergebnis der Verhandlungen und Beobachtungen Steins: Der Kurfürst durch seine eigene Politik am Zurückschwenken auf die österreichische Linie verhindert und durch mächtige Einflüsse in seiner Umgebung in seiner Haltung bestärkt. Wenn er auch seinen endgültigen Beitritt vom Ergebnis seiner Rücksprache mit seinem Bruder, dem Bischof von Würzburg², abhängig mache, so sei doch am Endergebnis nicht zu zweifeln. Für das weitere diplomatische Vorgehen empfiehlt Stein, des Kurfürsten hervorstechendste Charakterzüge: Eitelkeit und Geheimniskrämerei in Rechnung zu ziehen und seinen Wunsch, aus dem Vertragsentwurf alle ausdrücklich gegen Österreich gerichteten Stellen zu entfernen, zu berücksichtigen. Die österreichischen Insinuationen hält Stein für wirkungslos, da der Kurfürst sich als Schützer der Reichsverfassung fühle und von Wien aus noch immer falsch behandelt werde.

¹ Gottlieb Augustin Maximilian Frh. v. Strauss, Staatsrat, dann Innenminister des Kurfürsten, zuletzt Gesandter beim Reichstag in Regensburg.

Philipp Karl Frh. Deel von Deelsburg, Geh. Staatsrat, später Staats- und Konferenz-Minister.

Valentin Heimes, Bischof von Valona, Geh. Staatsrat und Referendar für die geistlichen Geschäfte.

Sophie Freifrau (seit 1790 Gräfin) v. Coudenhofen (1747–1825), eine Nichte des Kurfürsten (durch seine Mutter, geb. Bettendorf), Tochter des kurköln. Oberhofmarschalls Karl Ferdinand v. Hatzfeld († 1766) und der Charlotte Sophie v. Bettendorf, über diese Familie also auch mit den Steins verwandt (s. oben S. 156, Anm. 4). Sie heiratete 1774 den Erboberjägermeister der Lüttich'schen Lande Georg Ludw. v. Coudenhoven († 1786) und kam mit ihm nach Mainz, nachdem ihr Onkel Erzbischof geworden war. Ihr Mann wurde Mainzischer Geh. Rat und Feldmarschallt. der mit Generälen ohnehin überreich versehenen Mainzer Armada. – Frau v. Coudenhoven, deren Einfluß auf den Kurfürsten Steins Darstellung nicht übertreibt, unterstützte die preuß. Politik in jeder Weise. Stein versuchte ihr deshalb eine preuß. Belohnung zu verschaffen. Vgl. Pertz, Stein I. S. 69 und unten Nr. 191.

² Franz Ludw. Frh. v. Erthal (1730–1795), seit 1779 Bischof von Würzburg und Bamberg, einer der Reformbischöfe der Zeit und daher in vielem das Gegenteil seines Bruders. Die geplante Besprechung kam übrigens infolge persönlicher Differenzen zwischen den Brüdern nicht zustande (Pertz, Stein I. S. 54 f.).

169. Bericht Steins an das Auswärtige Departement

Frankfurt, 16. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a 1. Eigenh. – Früher I. S. 129 (Regest).

Übereinkunft der geistlichen Fürsten mit Ausnahme Triers, beim Kaiserhof wegen fortgesetzter Eingriffe in ihre Hoheitsrechte vorstellig zu werden.

170. Stein an Reden

Nassau, 22. Juli 1785

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Früher I. S. 129 ff.

Vorgeschichte seiner diplomatischen Mission. Gründe für seinen Entschluß, sie zu übernehmen, trotz seiner mangelnden Eignung für den diplomatischen Dienst („avec la tête chaude, le coeur sur les lèvres et les formes peu agréables“). Heinitz als treibende Kraft bei dieser Veränderung seiner Laufbahn. Kritik an dessen Verhalten. – Die preußische Ministerialbürokratie. Rosenstiel und Gerhard, Wehling. Das Haupteisenkontor. – Erwerb Buchwalds durch Reden. Lob des Landlebens.

Pardonnez-moi mon silence, mon bon ami, il n'est point l'effet ni de l'indifférence pour les objets dont vous me faites part, ni du manque de sensibilité du plaisir de vous parler et de m'épancher dans le sein de l'amitié tendre, délicate et indulgente. J'ai voulu attendre que les événements dont je me vois le jouet, eussent pris une maturité qui ait fixé mes sentiments et mes idées sur leur nature, et qui m'ait permis de vous en parler avec autant de détail que de confiance. Rentré dans mon habitation paternelle, je puis maintenant voir le passé avec tranquillité et calculer l'avenir avec quelque probabilité, vous parler des traces que le premier m'a laissées, des conjectures que je forme sur le second, et attendre de votre amitié les réflexions que ce récit vous fera naître et les conseils qu'elle me dictera. La mort de Mr. de Seckendorff mit le ministre de Hertzberg dans l'embaras de voir une négociation intéressante et entamée interrompue par la mort de l'ouvrier auquel elle était confiée. Il se rappela de moi, en fit la proposition au min[istre] de Heinitz, échauffa l'imagination de celui-ci de manière qu'il s'y prêta non seulement, mais travailla même à me faire prendre une résolution conforme à ses idées avec une ardeur, un zèle et employa tous les motifs qu'il croyait pouvoir avoir pris sur mon esprit ou sur mon coeur. On m'écrivit, on me proposa au Roi, on m'envoya instructions etc. et tous les outils des ministres étrangers, même un secrétaire. – Pendant qu'on disposait de moi comme d'un meuble, je me trouvais à Ibbenbühen et à Minden, occupé à remplir les fonctions de mon emploi, et jugez quel fut mon étonnement en ouvrant deux lettres de Mr. de H[einitz] et de H[er]tzb[er]g qui m'instruisent de ce qu'on venait de faire. J'ignorais encore le contenu des instructions et le vrai objet de ma commission, lorsque je jugeais cependant à propos de représenter mon peu de vocation

pour une mission dont l'objet devait porter contre une cour prépondérante à tout égard, et mon peu de disposition pour ce genre d'occupations – comme avec la tête chaude, le coeur sur les lèvres et les formes peu agréables, on ne pouvait que faire un mauvais négociateur. On me répondit qu'on attendrait ma résolution après que j'aurais lu mes instructions, et Mr. de Heinitz m'insinua qu'on croyait que la peur que j'avais de la cour de Vienne par rapport à mes intérêts particuliers pouvait être le principe de ma manière d'agir. Sur ces instances et sur cette réflexion, je déclare que je partirai, le jour auquel je partirai et je pars, lorsque je reçois des lettres de Mr. de Hertzberg où il me dit qu'on acceptait le refus que j'avais donné, vu que Mr. de Boehmer¹ s'étant offert à se charger de cette commission, on la lui avait conférée, et Mr. de Heinitz m'instruit de la même chose en taxant ma dernière résolution de précipitation et d'inconséquence. Je priais le premier de me laisser maintenant cette commission, puisqu'en me la retirant il paraîtrait qu'on s'était repenti du choix qu'on avait fait, et j'observais au second que ce n'était qu'à ses instances et au soupçon sur ma fidélité, qu'il m'avait insinué, que je m'étais rendu, que sa manière d'agir m'avait fait supposer qu'il avait été remué par un grand intérêt, et que j'avais confondu la chaleur qu'il produit avec l'effervescence d'un premier zèle². Mr. de Hertzberg modifia la chose et me laissa le soin de courir au plus pressant, Mr. de Heinitz m'écrivit une lettre à moitié d'aveu de ses torts, à moitié de reproche, et le contenu entier prouvait qu'il était piqué³. Depuis, j'ai fait plusieurs démarches, et il est vraisemblable que je pourrai me flatter d'une issue heureuse.

Telle est la position présente de cette affaire que je vous ai exposée pour me dire votre sentiment sur ma manière d'agir et sur celle des personnes qui y ont agi. Vous y reconnaîtrez la vivacité avec laquelle Mr. de Heinitz se prête à toute chose qui a saisi son imagination, sa manière de disposer quelquefois des hommes et de leurs rapports, une tiédeur prématurée et inattendue, de mon côté une manière d'agir conforme à d'anciens principes auxquels j'ai tenu avec une espèce d'opiniâtreté et que je n'ai abandonnés qu'au moment où je voyais qu'on me prêtait un motif odieux, mon amour propre si irritable, irrité de voir qu'au moment où je sacrifiais mon goût, ma vocation et mes intérêts, on me taxait d'inconséquence et de précipitation.

Ce que vous me dites sur les désagréments qu'on essaye dans le service, c'est bien vrai, l'ignorance des employés dans le département de l'Etat des provinces a des suites bien fâcheuses, et la fortune rapide de ces gens leur donne l'insolence du bonheur. Rosenstiel est un homme superficiel et vaniteux que le ministre gâte, et ceci le rend suffisant dans le commerce de la société et pédant, minutieux dans le service. La petite et ridicule ambition de Gerhard, accompagnée du besoin continuel d'argent que son manque d'économie entretient, le rabaisent aux yeux de ses collègues, et on le

voit plus occupé du soin de se ménager du crédit et l'apparence du pouvoir que de se donner cette consistance qu'on n'obtient qu'en se donnant une utilité exclusive. Wehling est un même sujet voulant paraître laborieux, et à force de le dire, il en a persuadé le ministre, il manque de principes, de vues et de connaissances, et il ne se soutient que par son comptoir de fer⁴, qui est un établissement affecté de tout l'odieux du monopole de plus injuste et le plus absurde.

Je vous félicite, mon cher ami, de l'acquisition des terres que vous avez faite⁵, c'est une des occupations les plus douces que de les améliorer et de les embellir, tout comme la vie de la campagne est la plus heureuse.

¹ Der Geh. Legationsrat Georg Friedr. v. Böhmér (1759–1797) verhandelte zunächst in Dessau und Weimar. Vgl. Bailleu, Carl August, Goethe und der Fürstenbund, HZ 73 (1904). Dazu auch Carl August von Weimar, Politischer Briefwechsel I nach dem Register.

² u. ³ Diese ganze Korrespondenz fehlt.

⁴ Das Haupteisenkontor.

⁵ Reden erwarb im Herbst 1785 den Besitz Buchwald bei Hirschberg in Schlesien. Hier verbrachte er später den größten Teil seines Lebens, insbesondere nach seiner Entlassung 1807. In Buchwald ist er 1815 gestorben. Stein machte dort noch einmal Station, ehe er im Januar 1809 über die Grenze nach Österreich ging und hat später Redens Witwe noch zweimal in Buchwald besucht. Vgl. S. 120, Anm. 1. Dazu auch Wutke a. a. O. S. 112 f.

171. Hertzberg an Stein

Berlin, 23. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. – Früher I. S. 131 (Regest).

Der Eingang seines Berichtes vom 15. d. M. wird bestätigt und ihm mitgeteilt, daß der im Sinne des Kurfürsten abgeänderte Bundesvertrag von Preußen unterzeichnet sei. Der Kurfürst soll nun zur Unterzeichnung eingeladen werden.

172. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 26. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. – Früher I. S. 131 (Regest).

Zufriedenheit mit seinem Bericht vom 15. d. M. Der Bundesvertrag nach den Wünschen des Kurfürsten abgeändert. Abschluß mit Hannover und Sachsen. Verzögerung der Übersendung des Vertrages. Stein soll den Inhalt dem Kurfürsten bekanntgeben und interpretieren, ferner wegen einer Vermittlung Preußens im Konflikt zwischen Mainz und den beiden Hessen sondieren.

173. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 26. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. – Früher I. S. 131 (Regest).

Herr von Böhmer mit der Überbringung des Vertrages an die einzelnen Höfe und der Fortführung der Verhandlungen mit Hessen-Kassel, Hessen-Darmstadt und Pfalz-Zweibrücken beauftragt. Die Streitigkeiten der beiden Hessen mit dem Kurfürsten von Mainz.

174. Bericht Steins an das Auswärtige Departement Nassau, 31. Juli 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a 1. Eigenh. – Früher I. S. 131 (Regest).

Vorstellungen Romanzows beim Kurfürsten von Mainz, um ihn vom Beitritt zum Fürstenbund abzuhalten.

175. Bericht Steins an das Auswärtige Departement Nassau, 4. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a 1. Eigenh. – Früher I. S. 131 (Regest).

Fortgang der Verhandlungen. Im Interesse der vom Kurfürsten gewünschten Geheimhaltung und der ungestörten Fortführung rät Stein von der Übersendung eines offiziellen Gesandten zum Abschluß des Bündnisses ab.

176. Stein an den Kurfürsten von Mainz

Nassau, 6. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. Eigenh. – Ausfertigung Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien. Reichstagsakten des Mainzer Erzkanzlers. Fasc. 647 rot. – In deutscher Übersetzung gedr. Pertz, Stein I. S. 52 ff. – Früher I. S. 131 (Regest).

Drängt auf eine vorläufige Erklärung seines Beitritts zum Fürstenbund.

177. Stein an Deel

Nassau, 10. August 1785

Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien. Reichstagsakten des Mainzer Erzkanzlers. Fasc. 647 rot. Eigenh. – Früher I. S. 131 (Regest).

Übersendet ihm seinen Brief an den Kurfürsten vom 6. August.

178. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 13. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. – Früher I. S. 132 (Regest).

Verzögerte Übermittlung des Bündnisvertrages, da die Ratifikation des Königs von England erst abgewartet werden soll.

179. Deel an Stein [Aschaffenburg,] 15. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Eigenh. – Früher I. S. 132 (Regest).

Vorschlag einer geheimen Zusammenkunft auf seinem Besitz bei Hanau.

180. Deel an Stein Aschaffenburg, 20. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Eigenh. – Früher I. S. 132 (Regest).

Rät zur Abfassung eines ostensiblen Schreibens an ihn selbst, um auf diesem Wege den Kurfürsten zur baldigen Abgabe einer vorläufigen Erklärung über seinen Beitritt zum Fürstenbund zu bewegen.

181. Stein an Deel Frankfurt, 20. August 1785

Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien. Reichstagsakten des Mainzer Erzkanzlers. Fasc. 647 rot. Eigenh. – Früher I. S. 132 (Regest).

Drängt auf Entscheidung des Kurfürsten. Vorschlag einer Zusammenkunft mit Deel.

182. Stein an den Kurfürsten von Mainz [Frankfurt,] 20. August 1785

Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien. Reichstagsakten des Mainzer Erzkanzlers. Fasc. 647 rot. – Früher I. S. 132 (ebenso).

Im Verzeichnis der Akten erwähnt, offenbar nicht erhalten¹.

¹ Der von Pertz, Stein I. S. 59 erwähnte „sehr merkwürdige“, aber nicht erhaltene Brief, „um ihn über den Staatsrat v. Strauss aufzuklären“?

183. Der Kurfürst von Mainz an Stein Aschaffenburg, 21. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Ausfertigung. – In deutscher Übersetzung gedr. Pertz, Stein I. S. 56 f. – Früher VII (Nachträge), S. 340 (Regest).

Freundschaftliche, aber zunächst noch hinhaltende Antwort in der Frage seines Beitritts zum Fürstenbund.

184. Stein an Hertzberg Frankfurt, 22. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. Eigenh. – Ausfertigung. Rep. XII. 141 a 1. – Früher I. S. 132 (Regest).

Berichtet auf Grund des Schreibens des Kurfürsten vom 21. August 1785 über dessen Bereitwilligkeit, dem deutschen Fürstenbund beizutreten. Österreichische Gegenmienen. Trauttmansdorff in Aschaffenburg erwartet.

185. Deel an Stein

Aschaffenburg, 27. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Eigenh. – Früher I. S. 132 (Regest).

Ausbleiben Trauttmansdorffs. Verschiebung der vorgeschlagenen Zusammenkunft.

186. Bericht Steins an das Auswärtige Departement

Frankfurt, 27. August 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fac. 30. III. Eigenh. – Früher I. S. 133 (Regest).

Verlauf der Unterhandlungen seit dem 15. Juli. Die Bedenken des Kurfürsten gegen einen Bund mit protestantischen Reichsfürsten seien schwächer als seine Abneigung gegen die unruhige und ehrgeizige Politik des Kaisers. Stein drängt auf Entscheidung, rät zur endlichen Übersendung des Vertragstextes mit einem persönlichen Anschreiben des Königs. Die Haltung der Markgrafen von Baden und Ansbach (zögernd, aber positiv), des Kurfürsten von Trier (negativ), des Bischofs von Würzburg („rempli de sentiments haineux contre l'Empereur“). – Deels und Heimes Pläne, um letzteren zum Beitritt zu bringen. Die Differenzen zwischen den beiden Hessen und Mainz sollen durch Geld ausgeglichen werden.

187. Stein an Reden

[Nassau, August 1785]

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 133.

Pläne für Gottfrieds forstliche Weiterbildung in Schlesien. – Der Kampf um die Reform des Bergwesens in Westfalen. – Ferbers Übertritt in den preußischen Dienst. Andere Personalien. Der Tod Dunemanns.

Vermerk Redens: „resp. den 16. Sept.“

Le souvenir de mes connaissances de Schmiedeberg m'est bien agréable et il me rappelle un projet que j'ai formé depuis bien de temps et sur lequel je vous prie de parler au maître des forêts Proschke¹. Mon frère cadet est apprenti forêtier chez Mr. de Landwiest, grand forêtier dans le Cté de Wernigerode. Quand il aura fini son apprentissage, ce qui se fera d'ici dans une année et demie, je désirerais de le voir placé pour une année auprès de Proschke – pour profiter de ses instructions et travailler sous lui. Je me flatte, mon cher ami, que vous voudrez me dire votre avis sur ce plan et qu'à son temps vous voudrez concourir à son exécution.

J'ai donné le signal pour le combat avec les Gewerke avant mon départ de la province, il est tout commencé, Ernennung von Departirten, Protestationen, Vorstellungen in Berlin sind die Waffen, so sie in Berlin gebraucht. Uebrigens ist mir nicht bange, und ich werde meinen Kopf halb mit Gewalt, halb mit Schreiben durchsetzen².

Je ne crois point que Ferber acceptera une place dans l'Ober Berg Amt à Breslau, ayant refusé la vocation d'Upsal pour remplacer Birgmann.

C'est ce qui peut arriver de plus heureux pour vous, comme il n'a certainement aucune des qualités ni des connaissances qui vous seront utiles.

J'ai rencontré Danz à Francfort, il est bon diable et a la finesse d'un homme de son état, mais il n'est point ce qu'il voudrait paraître, savoir mineur et chimiste. Dans le pays que j'habite il y a des minières très intéressantes, et il est dommage qu'elles manquent de direction.

Je vous félicite de ce que Stelzner et votre oncle³ viennent vous trouver, leurs conseils dictés par l'intérêt qu'ils prennent à vous, et avec connaissance de cause, vous seront bien intéressants.

Nachschrift. Je regrette sincèrement Dunemann⁴, c'était entre tous vos employés celui qui réunissait dans le degré le plus éminent aux connaissances des notions relatives à son état de l'application et de l'honnêteté – Comment est-il mort – a-t-il montré de la fermeté?

¹ Forstmeister in Schmiedeberg. Aus dem ganzen Plan ist nichts geworden; Gottfried vom Stein kam in eine andere Lehre, bis er 1788 durch Vermittlung Carl Augusts von Weimar eine Jagdjunkerstelle am Hofe in Karlsruhe erhielt (Glückwunschsreiben Carl Augusts an Gottfried vom Stein, Aschersleben, 28. April 1788 – im Stein-Archiv CI/11 k). S. auch Carl August von Weimar, Polit. Briefwechsel I. S. 475.

² Vgl. dazu unten S. 238, Anm. 3.

³ Redens schon mehrfach erwähnter Onkel, der Berghauptmann Klaus Friedrich von Reden. S. oben S. 134, Anm. 7.

⁴ S. oben S. 209.

188. Kabinetts-Reskript an Stein

Berlin, 6. September 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a 1. Konzept. – Früher I. S. 133 (Regest).

Steins bisheriges Vorgehen wird gebilligt. Zugleich wird er von der Mission des Geheimrats v. Böhmer bei den Höfen von Anhalt-Dessau, Weimar und Gotha benachrichtigt, sowie von dessen bevorstehendem Eintreffen in Frankfurt mit dem Vertragsentwurf und dem von Stein angeregten Schreiben des Königs. Der Entwurf soll dem Kurfürsten durch Stein und Böhmer gemeinsam überreicht und die Verhandlungen notfalls von Stein allein weitergeführt werden, da Böhmer noch andere Höfe zu bereisen habe.

189. Deel an Stein

Berlin, 10. September 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Eigenh. – Früher I. S. 133 (Regest).

Drängt auf schnellen Abschluß der Verhandlungen. Hinweis auf mögliche Störungen trotz grundsätzlicher Festigkeit des Kurfürsten.

190. Bericht Steins an das Auswärtige Departement

Frankfurt, 22. September 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XII. 141 a 1. Eigenh. – Früher I. S. 134 (Regest).

Bittet um Befreiung von seinem diplomatischen Auftrag im Falle einer weiteren Verzögerung des Abschlusses der Verhandlungen. Sie sollen dann von Böhmer zu Ende geführt werden.

191. Stein an Hertzberg

Frankfurt, 21. Oktober 1785

Erstdruck Pertz, Stein I. S. 67 f. – Danach VII. (Nachträge), S. 340 (Regest).

Der Beitritt des Kurfürsten von Mainz zum Fürstenbund. Würdigung seines Verhaltens und Verfahrens bei den Verhandlungen („einen weisen und klugen Gang“). Gründe seiner Entscheidung für die preußische Politik: eifersüchtige Wahrung seiner Stellung gegenüber dem Kaiser und Mißtrauen gegen dessen Pläne. Stein zweifelt nicht an der „Festigkeit des Fürsten und der Güte seiner Grundsätze“, empfiehlt jedoch auch fernerhin, seine Eitelkeit und seinen Ehrgeiz zu beachten und befürwortet nachdrücklich die Ernennung eines Gesandten, um die Stetigkeit der Mainzer Politik zu gewährleisten. Insbesondere aber wird zu diesem Zweck noch einmal auf die Bedeutung der Koadjutor-Wahl hingewiesen und zu genauer Beobachtung Dalbergs wegen seines neuerdings sehr zweideutigen Benehmens geraten. – In einer Nachschrift empfiehlt Stein die Frau v. Coudenhoven der Fürsorge des preußischen Hofes im Hinblick auf ihre großen Verdienste um den Beitritt von Mainz zum Fürstenbund.

192. Stein an Carl August von Weimar

Mainz, 2. November 1785

Staatsarchiv Weimar. D 1654, Bl. 191 f. Eigenh. – Druck: Polit. Briefwechsel Carl Augusts von Weimar I. S. 186 ff.

Der Beitritt des Kurfürsten von Mainz zum deutschen Fürstenbund. Bedeutung für die Stabilisierung dieser Politik. Zur Sicherung ihrer Kontinuität in Mainz erscheint Stein vor allem Klarheit über die Haltung des zu wählenden Koadjutors notwendig. Deshalb wird der Herzog unter Hinweis auf seine freundschaftlichen Beziehungen zu dem nach wie vor von Preußen und insbesondere auch von Stein favorisierten Dalberg gebeten, ihn über seine wahre und endgültige Haltung zum Fürstenbund zu sondieren. Dies erscheint besonders notwendig wegen Dalbergs enger Verbindung zu einigen Vertretern der österreichischen Partei in Mainz und wegen seines neuerdings bewiesenen zweideutigen Verhaltens¹.

¹ Vgl. dazu den bei Pertz, Stein I. S. 70 ff. abgedruckten Brief Dalbergs an Hertzberg vom 3. November 1785.

193. Kabinetts-Ordre an Stein

Berlin, 5. November 1785

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. XI. 206. Rhein. Kreis. Fasc. 30. III. Konzept. – Früher I. S. 134 (Regest).

Dank für seinen Bericht vom 20. (21.?) Oktober. Anerkennung seiner Verdienste um den günstigen Abschluß der Verhandlungen in Mainz.

194. Stein an Reden

Nassau, 31. Oktober und 9. November 1785

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Früher I. S. 134 f.

Resignation gegenüber Menschen und Verhältnissen als eigentliches Ergebnis seiner Mainzer Mission. Freundschaft, häusliches Glück und nützliche Tätigkeit als wahre Güter in den Bitterkeiten des Lebens. – Sein Kampf um die Durchführung der Grubenreform in Westfalen. „Les impertinences westphaliennes“. Der Berghauptmann von Reden. – Der Ballonaufstieg Blanchards. – Steinbergs Sendung nach Mainz. – Gesellschaftliches. – Gottfried vom Stein.

Vermerk Redens: „resp. den 31ten Xbre 85.“

Votre lettre, mon bon ami, du 17 d. c. m'a fait un plaisir sensible, et il ne m'est que trop doux de recevoir de vous de ces témoignages de votre amitié, sentiment dont la conservation me devient de jour en jour plus précieuse à mesure que je sens plus vivement que des petits mouvements vaniteux, l'intérêt personnel et des mésintelligences produites par des accidents, s'opposent à sa naissance et à sa durée.

Ayant terminé la négociation dont j'ai été chargé et ayant réussi en plein, j'aimerais bien à vous voir et à vous communiquer les impressions que les scènes dont j'étais témoin ont laissées sur moi. – Les petites haines, la vanité blessée que j'ai vu en jeu produire des événements intéressants et dont la marche se trouvait ralentie par l'inertie, la timidité, n'ont pas pu contribuer à me faire falsifier les poids dont je pesais les hommes et à altérer les idéaux qui me servaient de principe de comparaison. On le doit à toutes ces situations par lesquelles la Providence nous fait successivement passer, d'acquérir une manière plus paisible de voir les objets et à se persuader que les seuls vrais biens que la nature a mêlés dans le calice d'amertume qu'elle nous a présenté à vider, sont les douceurs de l'amitié, le bonheur domestique et une activité utile, diversifiée par les ressources que l'étude nous offre.

Nassau, ce 9 de novembre.

Je m'efforce à m'armer d'un grand sang-froid contre les impertinences westphaliennes, et j'espère que mon imperturbabilité sera à l'épreuve. Mr. de Heinitz, auquel j'avais écrit d'Aschaffenburg avant l'arrivée de votre lettre, nous a envoyé un rescript bien raisonné et énergique dans l'affaire von Einrichtung der Rechnungen, et j'espère qu'il fera son effet. Mais il l'a accompagné de preuves manifestées des trâmes que les officiers des

mines tâchent d'ourdir sourdement contre moi et qui prouvent la duplicité du caractère des uns et la faiblesse de celui des autres.

J'aurais bien désiré à accompagner le Berg Hauptmann Reden dans son voyage en Silésie – que pense-t-il de vos montagnes et surtout de Tarnowitz, et sur quels objets se portent principalement les changements qu'il a proposés? Avec les grandes qualités qu'il possède, il sera un bon ouvrier, mais un mauvais architecte.

Le ballon de Blanchard¹ a attiré une foule de monde à Francfort, et le hasard a voulu que je m'y aie trouvé en même temps – le spectacle de l'ascension du ballon est majestueux par sa nouveauté, par la tranquillité avec laquelle ce grand corps plane dans les airs et la hardiesse dont Blanchard manoeuvre. Il a pu être satisfait de l'enthousiasme des Allemands, comme j'évalue le montant de la recette, y compris souscription, recette aux portes, gratifications etc. à 1500 louis neufs. Il se propose d'aller à Hambourg, Varsovie et Pétersbourg.

Vous saurez que le cour d'Hanovre a envoyé Mr. de Steinberg à Mayence et Wurzbourg² – il a trouvé sa besogne en grande partie faite. La société que vous avez trouvée rassemblée à Ostrau³, Droeschkau était bien intéressante et je vous l'envie – je vous aurais volontiers abandonné pour elle les princes et les crachats que j'ai depuis trouvés dans mon chemin, tous gens marqués du coin de la vanité, de la frivolité et de la faiblesse.

Je vous dois bien de la reconnaissance pour l'intérêt que vous avez pris à mon frère⁴, comptant le placer le printemps prochain en Silésie, je réclamerai votre amitié en sa faveur. Vous le trouverez un garçon honnête, assez instruit, ein wenig mehr Einbildungskraft als Verstand, auffahrend, aber sehr anhänglich an seine Freunde – Adieu, mon cher Reden, conservez moi votre amitié et soyez persuadé que je la mérite par le prix que j'y attache et le retour dont je la paie.

¹ Über den Ballonaufstieg Blanchards s. Domarus: „Die Luftreise Blanchards von Frankfurt nach Weilburg“. Annalen für Nass. Altertumskunde u. Geschichtsforschung, Bd. 36.

² S. oben S. 143, Anm. 4.

³ Veltheimscher Familienbesitz.

⁴ Gottfried v. Stein. Vgl. oben S. 221. Die oben gegebene Charakterisierung stimmt allerdings wenig zum allgemeinen, wohlbegründeten Familienurteil, doch machte man sich damals Hoffnungen auf nachhaltige Besserung im Verhalten Gottfrieds.

195. Carl August von Weimar an Stein Weimar, 21. November 1785

Staatsarchiv Hannover. Hann. des. 91. v. Steinberg II. Nr. 3. Abschrift von der Hand Steins. – Druck: Polit. Briefwechsel Carl Augusts von Weimar I. S. 191. – Früher I. S. 135 (Regest).

Antwort auf seine Anfrage vom 2. November wegen der Gesinnung und Haltung Dalbergs gegenüber dem deutschen Fürstenbund. Der Herzog glaubt an dessen positive Einstellung zum Bund („il a travaillé sous main à l'agrandir“) und zu den Grundsätzen seiner Mitglieder für jetzt und für die Zukunft („Nous aurons un prince très patriotique, si le Baron de Dalberg réussit dans ses vues sur l'Electorat de Mayence“).

196. Stein an Steinberg Wetter, 5. Dezember 1785

Staatsarchiv Hannover. Hann. des. 91. v. Steinberg II. Nr. 3. Eigenh. – Früher I. S. 136 (ausführlicher).

Übersendet ihm eine Abschrift des Briefes Carl Augusts von Weimar vom 21. November nebst seiner Antwort. – Rückkehr nach Wetter.

[...] J'ai quitté Nassau le 29 et j'ai fait le trajet de Coblence à Cologne par eau, je me suis arrêté deux jours à Düsseldorf, et je suis arrivé ici par les chemins les plus affreux [...].

197. Stein an Steinberg Mainz, 6. Dezember 1785

Staatsarchiv Hannover. Hann. des. 91. v. Steinberg II. Nr. 3. Eigenh. – Früher VII (Nachträge), S. 340 (Regest).

Ausführliche Informationen über die Stellung des Kurfürsten und der einzelnen Parteien des Domkapitels in der Frage der Koadjutor-Wahl in Mainz. Winke für die beste Behandlung des Kurfürsten, sowie der für den Kandidaten des Fürstenbundes, insbesondere Preußens und Hannovers, zu gewinnenden Mitglieder des Domkapitels: („M. de Dalberg mérite à tout égard la préférence“).

198. Stein an Reden Berlin, 29. Januar 1786

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Früher I. S. 136 f.

Sorge um Redens Gesundheit. – Der Geist der Berliner Gesellschaft. Befürchtungen für das Leben des Königs. („l'homme de son siècle“). Enttäuschung über die allgemeine Gleichgültigkeit angesichts seines Todes.

Je suis arrivé avant hier ici pour y rester quatre semaines, et j'ai appris avec un chagrin sensible, mon bon ami, le mauvais état de votre santé et les suites fâcheuses qu'il pourra avoir pour vous et vos amis. Trop d'activité et des sujets chagrin, si fréquents dans une vie agitée et dans des rapports aussi variés dans lesquels vous vous trouvez, sont les principes destructeurs de votre santé et nous font craindre votre perte. Cet

amour ardent que vous avez pour le bon et l'honnête, qui vous a fait supporter les travaux, les ennuis et les désagréments de votre état, vous conseille à vous y soustraire, à jouir d'un repos salutaire et à vous éloigner des objets qui s'emparent de votre esprit pour le remplir d'impressions désagréables. Tous les établissements que vous avez faits exigent votre appui et votre conduite et, vous privant ou de votre santé ou de vos forces, vous pourrez calculer avec certitude sur un avenir qui les anéantira ou les dénaturera, comme il passeront des mains de l'honnêteté éclairée et zélée dans celles de quelque ignorant, ou seront conduits des rescripts dictés par un scribe infatué de son talent d'arranger les mots. Conservez-vous, mon bon et cher ami, pour vous, pour le bien de la chose et pour moi, qui serait au désespoir de voir encore diminuer le petit nombre des âmes honnêtes, sensibles et indulgentes que j'ai connues et auxquelles je me suis attaché, et qui verrait gagner le terrain que vous abandonnez par des petits génies enorgueillés sur leur mince mérite. Venez reprendre vos forces dans un climat moins dur et jouir d'un repos que huit années de travail vous autorisent à prendre, pour regagner les forces que trop d'ardeur a épuisées et cette sérénité de l'âme qui était le principe de l'aménité de votre caractère et de la douceur de vos moyens. Si c'est une marque de faiblesse qu'une timidité craintive sur l'état de notre santé, il me paraît qu'une négligence entière pour sa conservation n'est pas un moindre défaut, comme le premier nous fait éviter les travaux que nos devoirs nous imposent, le second nous rend incapables de les entreprendre. Suivez, mon cher Reden, les conseils que l'amitié désintéressée et craintive pour votre bonheur et votre conservation vous dicte, et quittez la situation dans laquelle vous vous trouvez pour y rentrer avec une nouvelle vigueur, et que cette sagesse qui vous a guidé dans les fonctions attachées à votre emploi vous conduise également pour prendre un parti réfléchi et conforme à votre état présent.

J'ai trouvé le ministre bien, Gerhard mécontent, Wehling empesé et rempli de son mérite, de son application etc. et les autres *numeri sumus* et *fruges consumere nati*. Le Secrétaire d'État Rosenstiel¹ est venu vous trouver.

J'ai vu les Hoffmann² qui m'ont parlé avec intérêt sur votre sujet et qui paraissent vous être fort attachés. D'ailleurs, Berlin n'est guère changé, même genre de vie, même société, même ton et tout est dans l'attente de la mort du Roi³ et des événements qui la suivront. Il est affligeant à voir avec quelle indifférence la plus grande partie envisage la perte de ce grand homme qui a tiré sa nation du néant, qui lui a donné une espèce de considération et de consistance politique et qui a été l'homme de son siècle. Quant à moi, je ne puis m'empêcher de ne lui donner les regrets les plus sincères et de m'affliger sur l'ingratitude des hommes et sur leur indifférence pour le grand et ... (*Zerrissen*).

¹ Rosenstiel war Steins und Redens „Staatssekretär“.

² Nicht ermittelt.

³ Dessen Gesundheit sich seit dem Frühjahr 1786 sehr erschüttert zeigte. Der König starb am 7. August 1786.

199. Stein an Reden

Berlin, 10. Februar 1786

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 137 f.

Beilegung des Konflikts mit Heinitz wegen der Leitung der Fabrikenkommission. Bedauert seine frühere Heftigkeit dem Minister gegenüber. Redens Vermittlerrolle. Wert seiner Freundschaft für Stein. Klagen über seine Umgebung in Wetter.

Je viens de recevoir votre lettre du 31 de déc. a. p. dans cet instant, et elle me prouve l'intérêt tendre que vous prenez aux événements qui me concernent. Celui dont il était question dans la lettre¹ était une boutade d'un homme irritable et qui était dans ce moment in high spirits, opposé à un acte de despotisme ministériel – j'aurais pu prévenir celui-ci par une correspondance plus suivie, j'aurais pu éviter celle-là par une lettre très calme, et je conviens de m'avoir trompé dans les moyens, et je suis affligé de voir que cette vivacité a plus affecté le ministre que je ne le croyais dans le moment qu'elle était commise. Je suis cependant charmé qu'il vous en ait parlé, il m'a fourni l'occasion de m'expliquer sur cet objet vis-à-vis de vous et me prouve la grande bonté de votre coeur, mon cher et tendre ami, comme vous ne cherchez point to enlarge the breach, mais à la rapprocher. Le ministre m'avait promis dans une de ses lettres qu'il ne serait plus question de l'affaire et il ne m'en a plus parlé. J'ai cru devoir ne point chercher une explication, comme elle ne pourrait servir à éclaircir le fait qui est clair, ni les motifs que chacun de nous connaît – mais si vous croyez qu'un aveu de ma faute pourrait être exigé du ministre, je le ferai.

Je désire vivement, mon cher et tendre ami, de vous voir ici, surtout comme l'avenir m'annonce des difficultés plus grandes qui s'opposeront à notre réunion. Vos établissements en Silésie augmentent en importance, mes affaires m'arrêtent dans ma province, mes rapports de famille exigent que je me marie (cependant après avoir fait un voyage en Angleterre, duquel je m'attends, that it will enlarge the circle of my ideas), toutes ces considérations m'annoncent de nouvelles difficultés qui me priveront du plaisir de vous voir, mon bon ami. Il me serait si doux, mon cher Reden, de me retrouver avec une âme douce et aimante, de pouvoir vous serrer dans mes bras, vous, mon cher et tendre ami, dont j'estime l'activité soutenue et éclairée, l'élévation des sentiments et l'aménité du caractère. Je désire d'autant plus vivement cette situation, comme je ne me vois entouré habituellement [que] par des subalternes remplis de sentiments petits et per-

sonnels, indifférents sur leurs devoirs, et dont le tact moral est émoussé par la négligence à les remplir et l'esprit est obscurci par leur ignorance profonde. Puissiez-vous [vous] rendre à mes sollicitations et bientôt me procurer le plaisir de vous embrasser avec toute la vivacité qu'une amitié profondément sentie et vraie peut inspirer.

¹ Fehlt.

200. Reden an Stein¹

Tarnowitz, 12. Februar 1786

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 138 f.

Antwort auf Steins Ermahnungen, sich zu schonen. Redens Tätigkeitsdrang stärker als das Bedürfnis nach Erholung. Stein und Heinitz.

Je ne dis pas trop, mon cher Stein, quand je vous assure que j'ai lu votre lettre datée de Berlin plus de trois fois et qu'elle m'a procuré une satisfaction infinie. Vous dites les choses du monde les plus flatteuses d'un ton si vrai, et vous peignez avec tant d'énergie et vous savez assaisonner tout cela de l'intérêt le plus amical, que vous trouvez des raisons qui m'ont fait répéter cette lecture. En faveur de cette confession supposez-en quelques autres qui me seront plus favorables et vous rendront plus de justice. Vous voulez donc, mon ami, que je me retire, cela n'est pas impossible, mais c'est bien difficile au moins. Je vous en fais juge, vous, qui me connaissez, qui savez apprécier mes moyens et n'ignorez pas la position des affaires d'ici. Cette position est telle qu'il me paraît moralement impossible de m'absenter seulement pour quelques mois. Aussi n'y ai-je pas pensé, encore moins demandé par permission du ministre. Il a envoyé R[osen-]st[iel] pour mon support et dégourdissement, et quoique je le sens capable de l'un et de l'autre, il est sûr, néanmoins, que jusqu'à ce moment sa présence ne m'a servi qu'à accélér[er] la besogne, indem ich nunmehr zwey-spännig fahre, non à la diminuer.

Une force aussi inconnue qu'irrésistible m'attire ou me donne une direction que ma raison ne saurait approuver, et, malgré moi, je quitte votre lettre pour m'occuper de riens diamétralement opposés aux principes qu'elle contient. Nous ne sommes, mon bon ami, que de faibles ressorts qu'une main invisible dirige, toutes nos combinaisons, résolutions et efforts ne sont que des jeux enfantins.

En ébauchant vos réflexions et en m'adressant vos conseils, vous m'avez rendu la justice de croire que j'en sentirai la force et la justesse. Mais, mon ami, suis-je pour cela en état de les suivre? Combien de plans, dressés avec plaisir, nourris avec soin et étouffés avec vigueur, pouvons nous nous vanter d'avoir suivis, je ne dis pas même – exécutés?

Tout me dit, mon ami, de mettre un frein à mon activité inquiète, de m'éloigner du moins pour un moment des affaires, de me retirer au sein de mes parents, de cultiver mes amis, enfin de jouir du seul bonheur non illusoire qui existe et que nous savons si bien apprécier. Malgré ces considérations, malgré ce penchant très naturel, je préfère de me consommer dans les tristes et stériles occupations qui accompagnent toute exécution primitive et dépourvue des moyens nécessaires. J'aime mieux m'absorber en traînant un joug que je me suis imposé que de m'amuser. Enfin, ce ne sera qu'avec violence que l'on m'arrachera d'ici. Vous sentez, qu'en disant ici, je ne borne pas cet ici à Tarnowitz, quoique j'avoue que cette partie, par la perspective qu'elle permet, m'intéresse particulièrement². Ce que je viens d'épancher, mon cher Stein, dans votre sein amical et que vous voilerez par conséquent d'une main indulgente, me servira en même temps d'apologie si je néglige, mon ami, l'opportunité de vous joindre. Soyez persuadé que je regrette vivement de ne pas pouvoir profiter de votre conventus [?] et que je sais partager le prix que vous mettez à notre liaison. Je suis absolument de votre sentiment au sujet de la perte de [Dunemann]³. Puisque vous ne me parlez pas de votre explication avec le ministre, je suppose qu'elle n'a pas eu lieu. Sans exiger en général là-dessus aucune confiance, aussi pénible à faire que souvent fatale à recevoir, je vous prie de me dire dans la suite sous quelles dispositions vous quittez notre chef et ami. Puissiez-vous être d'ailleurs content de votre séjour dans la capitale, des nouveaux rapports que vous y contracterez et de l'issue de vos arrangements officiels.

¹ Nach einem sehr schlecht lesbaren Konzept. Daher ist die Lesart manchmal unsicher.

² Vgl. dazu Wutke, Schles. Berg- u. Hüttenleben, S. 115 ff.

³ Lücke im Text. Durch Konjekturen ergänzt. Vgl. oben S. 148, Anm. 1, S. 209 u. S. 222.

201. Stein an Reden

Berlin, 24. Februar 1786

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 140.

Wiederholt die Bitten um Schonung seiner Gesundheit. Eigene Lebensauffassung: Nichtigkeit alles menschlichen Planens, nützliche Tätigkeit als wahre Bestimmung des Menschen, häusliches Glück und Süßigkeit der Freundschaft als die einzig wahren Güter, „die die Natur uns gnädig gelassen hat, um den Kelch der Bitterkeit zu mildern, den sie uns reicht“. Lob der Einsamkeit. – Sein Verhältnis zu Heinitz. Stein bedauert seine frühere Heftigkeit dem Minister gegenüber. Dessen Schwierigkeiten mit dem König.

Vermerk Redens: „resp. d. 4. Mars.“

J'ai reçu votre lettre, mon cher et bon ami, avec tout le plaisir que la certitude de conserver et de posséder un ami tel que vous peut inspirer, mais je ne puis que m'affliger sur le parti que je vous vois prendre de ne

point changer de situation pour rentrer dans la vôtre avec de nouvelles forces, de détruire celles qui vous restent et de n'écouter dans ce moment que la voix d'une activité inquiète et peu mesurée. Je sais combien la voix d'un ami éloigné est faible contre celle des passions, surtout si elles promènent l'apparence de la raison et si elles s'approprient les motifs que fournissent l'honneur et le devoir. Puissent les événements ne vous jamais faire regretter le parti que vous avez choisi, et puissions nous autres longtemps conserver – le service, un employé zélé et intelligent – et moi, un ami.

A mesure que ma connaissance des hommes et des choses s'augmente, je me persuade toujours plus de la folie des projets, du néant de nos combinaisons, je me persuade toujours plus profondément qu'une activité utile est la vraie destination de l'homme, mais qu'elle doit varier avec le repos pour qu'elle ne devienne point destructeur, que le bonheur domestique et les douceurs de l'amitié sont les seuls vrais biens que la nature a daignés nous laisser pour adoucir ce calice d'amertume qu'elle nous présente¹, que la solitude diversifiée par des apparitions momentanées dans le monde est la situation la plus propre pour jouir de ce bonheur, mais je ne puis croire que se soit sagesse d'abandonner tout au hasard, que pour éviter la faiblesse de calculer sur des événements trop éloignés, il faille se faire illusion sur les suites naturelles et prochaines de nos actions, et qu'il soit de notre devoir d'user nos forces au lieu de les employer.

Mon cher Reden, je vous prie de ne point méconnaître les motifs qui m'engagent à vous solliciter de vous accorder cette tranquillité dont vous avez besoin, je désire de me conserver un ami dont l'amitié me sera toujours chère et de voir vos établissements prospérer et se consolider sous votre direction.

Il n'a point été question entre Mr. de H[einitz] et moi de notre dispute, il m'a reçu avec bonté, il m'a témoigné de la confiance, et vous me connaissez trop, mon cher Reden, pour ne point croire que ces moyens ne peuvent que m'attacher plus fortement à cet homme respectable et m'inspirer un repentir vivement senti sur mon impétuosité². Il vient d'avoir un démêlé avec le Roi, duquel il est sorti victorieux³, ou, au moins, il paraît qu'il va . . .⁴, sans doute qu'il vous en parlera, et moi, qui n'aime point . . .⁴, je m'en dispense dans cette attente.

Je renonce avec peine à l'espérance de vous revoir, mon bon ami, l'avenir qui m'attend ne m'offre plus la même opportunité, et je crains bien que les circonstances, au lieu de nous rapprocher, nous éloigneront toujours davantage.

¹ Fast wörtlich gleichlautend oben S. 224.

² Vgl. oben S. 228.

³ Einzelheiten dazu waren nicht festzustellen.

⁴ Abgerissen.

202. Denkschrift Steins: „Ueber die Instandsetzung der Haupt Commercial Straßen und der zur innern Communication gehörigen Weege der Grafschaft Marck“
 Berlin, 6. März 1786

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Gen.-Dir. Mark. Tit. CLXIX. Nr. 3. Eigenh. – Erstdruck I. S. 141 ff.

Die Bedeutung guter Straßen für die Wirtschaftsentwicklung der westlichen Provinzen, insbesondere der Grafschaft Mark. Richtung der neuanzulegenden Durchgangsstraßen. Finanzierung des Chausseebaus. Verzicht auf die Wegfronden, gleichmäßige Verteilung der Lasten auf alle Interessenten gefordert, da es billig sei, „daß jeder für die durch den Weegbau erhaltenen Vortheile verhältnismäßig beyträgt“.

Akten-Vorgänge.

Die über diesen Gegenstand anzustellende Betrachtungen betreffen:

- 1) die Wichtigkeit fahrbarer Straßen für das Land und für die Königlichen Cassen,
- 2) die Richtung, welche denen neu anzulegenden Straßen zu geben ist,
- 3) die Art der Instandsetzung,
- 4) die Ausmittlung der dazu erforderlichen Fonds.

Die Vortheile, so ein Land durch gute Straßen erhält, sind Erleichterung der innern Communication durch Verminderung der Fracht Kosten und Vermehrung des Gewerbes durch die inländische und die transitirende Führen. Die Grafschaft Marck kann wegen ihrer Laage gegen das Bergische, wegen ihrer natürlichen Beschaffenheit und wegen ihrer starken Industrie dieser Vortheile in einem größern Maaße theilhaftig werden, als irgend eine andere mir bekannte Provinz in Deutschland.

Ein großer Theil dieser Provinz muß sein Getrayde von entfernten Korn Märkten und sein Feuer Material, die Stein Kohlen, gleichfalls von 6–7 Stunden entlegenen Gruben holen, also würkt jede Verminderung der Fracht Kosten zugleich eine Verminderung der Getrayde und Kohlen Preise. Dieselben Vortheile, welche Anlage guter Weege jedem Bewohner der Provinz verschafft, erhält insbesondere der Fabriquant durch Verminderung der Eisen und Garn Frachten, durch Fixierung ihrer Preise, welche jetzt von jeder Veränderung der Witterung abhängen, und dadurch, daß er zu jeder Jahres Zeit die Möglichkeit hat, seinen Bedarf zu erhalten, welche gegenwärtig öfters bey gänzlich unterbrochener Communication fehlt. Die Größe dieser Vortheile für die Provinz läßt sich ohngefähr durch die in der Anlage angestellte Berechnung auf den Werth einer Summe von 43 551 Rth schätzen. Aus diesen Betrachtungen kann man mit Grunde die Folgerung ziehen, daß die durch die schlechte Weege verursachte Vertheuerung der Frachten eine allgemeine, jedes Individuum treffende Abgabe ist, die dem Handel und den Fabriquen besonders lästig fällt, daß also im Gegensatz Anlage guter Weege auf den Wohlstand jedes einzelnen Individuums, insbesondere aber auf den der Fabriquen Einfluß hat und ihn vermehrt.

Anlage guter Weege würde das Gewerbe in der Provinz vermehren, indem wir das Fuhrwerk, so unsere eigene Producte ausführt, länger in der Provinz behalten und fremdes Fuhrwerk veranlassen, durch unsere Provinz zu gehen. Bey schlechten Weegen geht sämtliches Fuhrwerk, so die Draht und die übrige Fabriken Waaren aus dem Sauerland nach Duisburg bringt, und die Garn Fuhren, so aus dem nördlichen Deutschland nach dem Märckischen und Bergischen kommen, umfahren die Grafschaft Marck und gehen über Mühlheim an der Ruhr nach Elberfeld und von da wieder nach dem Märckischen zurück. Werden die Weege in beständig fahrbaren Stand gesetzt, so nimmt das Eisen und Draht Fuhrwerk seinen Weeg über Bochum und Duisburg, das ganze Garn Fuhrwerk geht über Bochum, Witten, Schwelm nach Elberfeld, und die Versendung der Bergischen Fabriken Waaren nach Frankfurt geht statt wie bisher über Mühlheim am Rhein und Siegburg durch die Grafschaft Marck.

Die Königlichen Accise-, Zoll- und Bergwerks Cassen gewinnen durch Anlage brauchbarer Weege, erstere indem das Gewerbe und das Fuhrwerk sich vermehrt, letztere durch Ausdähnung des Debits der Stein Kohlen. Sie versichern sich den Genuß ihrer jetzigen Revenuen, indem die Fahrbarmachung der Märckischen Commercial Straßen die Anlage einer Chaussee über Elberfeld, Werden, Essen nach Dorsten auf der einen Seite und auf der anderen Seite von Elberfeld nach Lennep, Hückerswagen, Wipperfürth verhindert.

Durch die erstere Chaussee wird der Debit der Werdenschen Kohlen, die zu Stubenfeuerung und Bleichen, wegen der großen Stücken, worin sie brechen, vorzüglich brauchbar sind, nach dem Bergischen erleichtert und das dahin bestimmte Garn Fuhrwerk um die Grafschaft Marck herumgeleitet, durch die andere Straße wird die Durchfahrt durch das Märckische der zwischen Frankfurt am Mayn, dem Siegenschen, Cölnischen und dem Bergischen gehenden Fuhren aufgehoben.

Denen neu anzulegenden Straßen ist eine solche Richtung zu geben, wodurch die Communication

- 1) in der Provinz selbst,
 - 2) zwischen ihr und denen benachbarten Provinzen, woher sie deren rohe Producte erhält und wohin sie ihre eigenen Producte verschickt, und
 - 3) der Transito oder die Durchfahrt zu ihren Nachbarn erleichtert wird.
- Die Handels Verhältnisse der Grafschaft Marck und ihre geographische Lage gegen das Bergische erfordern
- a) eine Communication mit dem nördlichen Deutschland, woher sie ihr Garn erhält und wohin sie Eisen Waaren schickt.
 - b) mit Holland über Duisburg, wohin die Märckische Eisen Waaren gehen und woher es seine Material Waaren, Wolle, Baumwolle erhält,
 - c) mit dem Siegenschen, Saynschen und Cölnischen, woher sie ihr Roh-eisen, Stahl Kuchen, Staab Eisen, Kupfer u. s. w. erhält,

d) mit dem Bergischen, wohin die Grafschaft Marck Steinkohle und Eisen schickt und durch welche der Weeg geht, der das Bergische mit dem Siegenschen, Saynschen, dem Reich wegen des Eisens und denen nach Frankfurt gehenden Fabriken Waaren verbindet, als auch der Weeg, so es seine Erzeugnisse schickt, vereinigt.

Folgen genauere Ausführungen über die Vorteile der Straßen Hamm (Soest-) Unna-Steele und Meinerzhagen-Schwelm-Bochum.

Ein besonderer Abschnitt behandelt sodann „Die Art der Instandsetzung der Weege“, ein letzter die „Fonds, woher die Unkosten zur Instandsetzung der Weege zu nehmen“. Stein gibt zunächst eine Kostenaufstellung, führt dann die Gründe an, die gegen eine Übertragung der Arbeit an private Unternehmer (gegen Überlassung der Weegeelder) und für die Ausführung des Baus von Seiten des Staates sprechen. In diesem Zusammenhang erörtert er die Frage der Wegfronden.

Aus diesen Gründen halte ich es für rathsamer, die Anlage der Weege auf Kosten des Landes und der Kgl. Cassen auszuführen. Denen Eingesessenen der Provinz liegt nach dem Publicando d. d. Berlin den 7ten Januar 1769 die Verbindlichkeit auf, durch Leistung von Natural Diensten die Weege, sowohl die Dorf Weege, als die Haupt Landstraßen im Stande zu setzen und zu unterhalten. Man hat sich lange davon überzeugt, daß die Verrichtung der Weege Arbeiten durch Natural Dienste den Landmann äußerst drücke und die anderen Classen der Unterthanen, denen durch Anlage der Weege wichtige Vortheile zufließen, ganz von aller Concurrenz dazu frey lasse, und diese Betrachtungen finden ihre vollkommene Anwendung auf die Grafschaft Marck.

Die Weege sollen von der Bauerschaft unterhalten werden, es wird also eine Bauerschaft, durch die viele Weege gehen, oder wo der Boden lehmig u. s. w. vor einer andern Bauerschaft, bey der die entgegengesetzten Umstände eintreten, praegravirt, und aus dieser ungleichen Repartition der Weege Arbeiten unter die Eingesessenen folgt die Unmöglichkeit, sie zu verrichten und ihre gänzliche Unterlassung.

Bey dem starken Gewerbe in dieser Provinz haben die vom Bauer zu leistende Hand und Spann Dienste einen beträchtlichen Werth, jede Verwendung seiner Arbeit auf eine andere Verrichtung ist ein wirklicher Verlust in seinem Erwerb, und ist hier der Fall nicht, der in manchen geldarmen und wenig gewerbigen Gegenden eintritt, daß der Bauer lieber die Arbeit selbst verrichtet, als sich durch Erlegung eines Aequivalents davon befreyt.

Der Werth der von dem Land zur Unterhaltung der Weege jährlich zu verrichtenden Arbeit läßt sich ohngefähr folgendermaßen bestimmen: die Population auf dem platten Lande macht 84254 Seelen, also, die Familie zu 5 Seelen gerechnet, 16850 Familien. Rechnet man nun den Werth der von jeder Familie auf Weege zu verrichtenden Arbeit nur zu 8 ggr jährlich,

so ist der Werth der ganzen zu Unterhaltung der Weege verwandten Arbeit 5616 Rth. Dieses ist nicht übertrieben, wann man erwägt, daß eine einspännige Karre südwärts der Ruhr 1 Rth. und das Tagelohn 6 ggr, nordwärts der Ruhr 40 Stbr, das Tagelohn aber 3 ggr ist und mancher Eingesessene mehrere Tage des Jahrs auf den Straßen liegt.

Die Unterhaltung der Weege liegt ferner allein auf dem platten Lande, ohnerachtet jede Classe von Unterthanen, insbesondere aber der Kaufmann, einen ansehnlichen Nutzen daraus zieht. Es ist also billig, daß jedes Individuum dazu concurrirte, und könnte dieser Zweck auf folgende Art erreicht werden.

Wird dem Lande

a) die Last der Instandsetzung und Unterhaltung der Weege durch Natural Dienste abgenommen,

b) und wird es von der Abgabe befreyt, welche jedes Individuum bezahlt, wegen der durch die schlechte Weege verursachten Vertheuerung der ersten Bedürfnisse des Lebens und der Fabriken, so ist es billig, daß das Land auf der andern Seite ein Aequivalent für die ihm theils abgenommene Last erlege und einen Theil der erhaltenen Vortheile aufopfere.

Genaue Kostenberechnung, nach der die Provinz jährlich 6139 Th. aufzubringen hätte. Da der Grund der Erlegung dieser Abgabe, sowohl auf der Erlassung der Natural Dienste, als auch der Billigkeit beruht, daß jeder für die durch den Weegbau erhaltenen Vortheile verhältnismäßig beyträgt, so muß diese Abgabe nicht allein vom platten Lande, sondern auch von denen Städten getragen, und nicht allein auf die Contribution, sondern auch auf die Accise vertheilt werden. *Genauere Ausführung seiner Vorschläge.*

Sollte man die Weege, da sie ein allgemeines Landes Bedürfnis sind, von dessen Wichtigkeit jeder Bewohner der Grafschaft Marck ein sehr lebhaftes Gefühl hat, auch zu einer allgemeinen Landes Sache machen und jeden Interessenten mit zu ihrer Anlage beytragen lassen, so käme die ganze Sache hauptsächlich auf die Würksamkeit des Provincial Departements und der Landstände an. Letztere fühlen die Nothwendigkeit der Sache sehr lebhaft, und würde man sie wegen richtiger Verwendung des von ihnen verwilligten Geldes in Sicherheit setzen, welches denn durch Darlegung der jährlichen Rechnungen an sie leicht geschehen könnte, so hätte die Verwilligung der Contribution wenig Schwierigkeit [...].

*Weiterer Geschäftsgang*¹.

¹ Die Durchführung des Chausseebaus erstreckte sich über die folgende Zeit bis ins Jahr 1797 und ist von Lehmann eingehend behandelt worden. Die Berichte Steins an die märkische Kammer, die hier nicht einzeln aufgeführt werden sollen, befinden sich größtenteils in den Akten des Generaldirektoriums (Grafschaft Mark. CLXIX, 4 ff.) in Abschriften, die von der Kammer mit entsprechenden Berichten ans Generaldirektorium eingereicht wurden. Im Folgenden sind nur noch einzelne besonders wichtige Berichte (Nr. 241, 259, 261) registriert.

203. Stein an seinen Vater

Wetter, 5. Mai 1786

St. A. Eigenh.

Letzte Krankheit Friedrichs d. Gr. – Steins Geschwister: Johann Friedrich, Gottfried, Gräfin Werthern – Itinerar Steins Ende März bis Ende April. – Ausgang seines Kampfes mit den Gewerken. Straßenbau in der Grafschaft Mark unter Verzicht auf die Wegfronden der Bauern.

Gnädiger Papa!

Ihr sehr verehrliches Schreiben, dd. Nassau, d. 28. April, habe ich gestern erhalten und daraus die für uns alle so erwünschte Fortdauer Ihrer Gesundheit ersehen. Ich danke Ihnen unterthänig im Namen von Johann Friedrich für das Geschenk, welches Sie ihm gemacht haben. – Sein Schicksal wird sich wohl nunmehr bald entscheiden, weil es scheint, das Ende unseres alten Monarchen sey nahe, oder wenigstens nicht mehr sehr entfernt. Er ist sehr erschöpft, doch ist er noch immer thätig und wirksam, und dieses wird er wohl bis auf den letzten Athemzug bleiben.

Haben Sie doch die Gnade und schicken Sie den Hirschfänger für Gottfried an meinen ältesten Bruder nach Potsdam. Gottfried kömmt, wie ich schon unterthänigst zu melden die Ehre gehabt, nach Tegel bey Berlin zu dem Gh. Forst Rat v. Burgsdorff¹, einem sehr geschickten und redlichen Mann. Ich hoffe, da er nunmehr seit 2 Jahr sich vernünftig aufgeführt, er werde mit seiner guten Aufführung fortfahren.

Ich verließ Berlin den 22. März bey ziemlich schlechten Weegen, ging nach Rothenburg bey Halle. Da dieses nur 6 Meilen von Eythra entfernt ist, so ritt ich zu meiner Schwester, wo dann auch der Herr Graf v. Werthern war. Sie ist schwächlich und kränklich – ihr Mann vor wie nach ein Narr, unruhig, mit sich selbst beschäftigt, setzt auf Kleinigkeiten eine große Wichtigkeit. Er begleitete mich mit meiner Schwester nach Leipzig, von wo ich nach Rothenburg zurück ritt. Von hier ging ich nach Clausthal, um Leute nach Schlesien zu engagiren, blieb hier vier Tage und reiste über Minden, Ibbenbüren, Hamm nach Wetter, wo ich den 25. April erst ankam.

Mein Krieg mit denen Gewerken nahet sich seinem Ende. Ich habe eine vom König selbst vollzogene Declaration der Berg Ordnung extrahirt, worin ihnen die Caducirung gedroht wird auf den Nichtparitionsfall.

Hier in der Grafschaft Marck sollen Weege gemacht werden. – Man wird sie aber nicht wie bey uns durch Frohnen machen lassen, sondern es wird zur Bezahlung der Fuhren und der ganzen Weege Arbeit die Contribution erhöht und ein Zuschuß aus den Königlichen Cassen genommen.

Ihrer ferneren Gnade empfehle ich mich unterthänigst und habe die Ehre mit der größten Hochachtung zu seyn

Ihr unterthäniger Sohn
C. Stein

¹ Friedr. Aug. Ludwig v. Burgsdorff (1747–1802). Er wurde nach ausgedehnten Reisen und vielseitiger Ausbildung 1777 Forstrat des Reviers Tegel, wo er ausgedehnte Baumschulen und Forstämereien anlegte, mit deren Produktion er ganz Europa belieferte. Gleichzeitig trat er auch wissenschaftlich publizistisch hervor. Er schrieb in den 80er Jahren eine Reihe grundlegender Werke zur Monographie der deutschen Waldbäume, ebenso sein Hauptwerk, das von Friedrich Wilhelm II. angeregte „Forsthandbuch“ (2. Bde. 1788 u. 1796). Schon vorher hatte ihn der König mit der Ausbildung seiner Jagdpagen in der Forstwissenschaft beauftragt. Auf diesem Wege wurde Burgsdorff Direktor der Forstakademie in Berlin, 1792 Oberforstmeister und Geh. Rat. – Mit dem aus der Geistesgeschichte der Zeit bekannten Wilhelm v. Burgsdorff, dem Freund W. v. Humboldts und Gentz², ist er nicht verwandt.

204. Stein an Reden

Wetter, 12. Mai 1786

Ehemals Geh. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 145.

Dienstgeschäfte – Finanzielles – Durchführung seiner Pläne über die Reform des Grubenrechnungswesens. – Die bevorstehende Reise nach England. – Hoffnung auf endgültige Wiederherstellung von Redens Gesundheit.

Verm. Redens: „resp. 22. Juny“

I hope, my dear, that my last letter d. from Ibbenbühen is now in your hands¹, and that you have perused it and perhaps that you did find means and ways to employ that damned fellow Mr. Mansfeld². – I have turned him out of the fabric for his sloth, his being a druncard, and I conferred the charge of master to his brother, a clever and sober fellow. – The former can be of great use, if he is still controlled, as he is a good workman, and I believe that the Prince of Pless can employ him, but, as I mentioned, under the direction and influence of another.

As the Ruhr has not water enough, we cannot sell our bottles and there are now 200/m made, and we continue still to work. I long after a rain as the hart panteth after the water brooks, and that damned fabric consumes all my ready money. I owe to Mr. Rosenstiel 100 friedrichs d'or from yonder time where my income was not very large, and as I like not to be indebted to him, you would very much oblige your friend by paying that money, which will be restored to you as soon as it rains – and I hope you will favour me by an advice if you have done it.

You do perhaps know, that the king signed a declaration of the B[erg] Ordnung concerning the accounts of coaleries³. The adventures are quite astonished by that unexpected blow, and I am now in a fair progressive way. – In this summer I will begin my reformatory scheme, but execute the remainder after my return from England, where I will go at the end of the harvest.

You will have the minister in Silesia – he gives me very good news of your health, I will hope that you will recover your lost vigour, and that the happy influence of spring will strengthen your sinews, then in these

green days reviving sickness lifts her languid head, life flows afresh, and young eyed health exalts the whole creation. You may guess the author of those poetical strains.

I will send you one of our Westphalian miners, and I hope you will favour me by employing him at Tarnowitz – he has strong limbs and sinews and desires to improve his knowledge. He shall go to Waldenburg in order to pay you his Westphalien compliment.

¹ Fehlt.

² Weder über ihn noch über seinen sogleich erwähnten Bruder war Näheres zu ermitteln.

³ Das von Stein entworfene Publikandum vom 8. März 1786, das die Opponenten gegen die Einreichung der Grubenrechnungen mit dem Verlust ihrer Gruben bedrohte. S. Lehmann, Stein I. S. 78.

205. Stein an Heinitz

Wetter, 24. Juni 1786

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 145 f.

Die Berliner Akademie der Wissenschaften – Das neueste Buch von Born und andere mineralogische und bergbauliche Angelegenheiten. – Die Krankheit des Königs. Die preußische Staatsverfassung („certainement bonne“).

Supposant que Votre Excellence serait déjà partie pour la Silésie, j'ai tardé à répondre à la très honorée du 8 d. j. qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser¹ avec les discours qu'on a lu à l'ouverture de l'Académie des Arts². Il me paraît que la dénomination de l'Académie von schönen und mechanischen Wissenschaften est impropre, comme les sciences mécaniques sont du ressort de l'Académie des Sciences et de la classe de mathématique. – Le discours de Engel³ m'a autant plu que celui de Ramler⁴ me paraît être froid et faible.

Le livre de Born⁵ est bien instructif, et si Votre Excellence veut faire amalgamer die Schwarzkupfer, ne pourrait-elle point faire venir le vif argent du Palatinat et du Duché de Deux-Ponts, il me paraît qu'il serait plus naturel de le tirer d'un pays ami que de l'Hongrie, et puis les frais de transport doivent être moindres des vifs argents palatins qui descendent le Rhin et viennent par l'Hollande dans la Baltique.

J'ai fait un premier essai avec huit minières du nouveau arrangement avec besondere Steiger und Schichtmeister et les choses vont bien, dans quinze jours, j'en compte faire un second, et alors, j'en ferai un rapport détaillé à Votre Excellence.

Nous avons ici une sècheresse très nuisible pour les grains et les fourages, und die Viehzucht leidet sehr dabey.

Il ne m'est encore rien arrivé de Hamm sur la révocation de l'édit du Conseil d'Etat, en attendant, j'ai pris et je prends les informations nécessaires chez nos marchands sur les moyens d'empêcher les fraudes sans nuire et gêner le commerce, et j'espère pouvoir les offrir en peu à Votre Excellence. J'espère toujours qu'on pourra tirer quelque parti de Heintzmann, qui a cependant bien des bonnes qualités, quoique aussi une bonne dose de défauts.

La santé du Roi est un objet d'un intérêt général, et moi, je désire que nous le conservions encore, c'est un homme qui a des droits bien fondés sur la reconnaissance des hommes et sur leur admiration – je sais bien que ce n'est point parler en courtisan.

Le Président n'est point encore arrivé et n'arrivera point, à ce qu'on dit, avant le mois d'août – j'ignore les raisons de ce retard – j'aimerais bien mieux qu'au lieu du département de cette province Votre Excellence eût le Département des Salines et des Monnaies, au moins le premier, ce qui serait bien utile. Je me souviens qu'on parlait un jour de l'établissement des intendants⁶ ou de ministres provinciaux résidents dans les provinces. Il me paraît que cette idée serait mauvaise, on y gagnerait d'un côté que les ministres provinciaux auraient une connaissance plus exacte des provinces qu'ils régissent, connaissance qu'ils peuvent cependant s'acquérir par des recherches locales et en voyageant dans les provinces, mais d'un autre côté, on établirait une barrière entre la province et la cour, le ministre pourrait excercer, étant présent, un despotisme plus dur, il n'existerait plus cette inspection réciproque qu'un ministre exerce sur l'autre, et alors, il y aurait autant d'intérêts différents qu'il y a de provinces différentes. Il me paraît qu'on aurait tort d'attaquer les principes fondamentaux de notre constitution, qui certainement est bonne et dont il s'agit seulement de suivre l'esprit.

Reden me marque que sa santé est bonne, mais qu'il lui faut cependant bien des ménagements.

Die von Eversmann projectirte Kohlen Weege gehen recht gut – sie sind bis auf das Belegen mit Eisen bald fertig, welches wegen des kleinen Wassers auf der Ruhr, das die Transporte hindert, nicht geschehen kann. Er hat an dem Werkmeister Heumansfeld einen guten Ausführer gefunden.

¹ Fehlt.

² Der König hatte unter dem 25. Januar u. 2. Februar Heinitz die Kuratel über die Akademie der Künste übertragen.

³ Joh. Jak. Engel (1741–1802), Dramatiker, Kritiker, Übersetzer, Freund Garves, 1776 Professor am Joachimsthaler Gymnasium in Berlin, dann Prinzenenerzieher am preuß. Hofe. Engel wurde 1786 Mitglied der Akademie der Wissenschaften und war von 1787–94 Oberdirektor des Berliner Nationaltheaters; er lebte dann von einem Gnadengehalt seines ehemaligen Zöglings, Friedrich Wilhelms III., als freier Schriftsteller in Berlin.

⁴ Der Dichter Karl Wilh. Ramler (1725–1798), der 1786 ebenfalls in die Akademie der Wissenschaften aufgenommen wurde, war zunächst unter Engel Direktor des Nationaltheaters, das er von 1793–96 allein leitete.

⁵ „Über das Anquicken der gold- und silberhältigen Erze . . .“, ersch. 1786. Vgl. S. 259, Anm. 8.

⁶ Die obersten Verwaltungsbeamten der Provinzen der frz. Monarchie. Das Problem der Bildung einer ähnlichen Provinzialinstanz, das hier zum erstenmal von Stein berührt wird, beschäftigt ihn wieder während der Reformzeit bei der Bildung der Oberpräsidien. Vgl. Bd. II. dieser Publikation.

206. Stein an Reden

Wetter, 8. Juli 1786

Ehemals Preuß. Staatsarchiv Breslau. Eigenh. – Erstdruck I. S. 147.

Verteidigt sich gegen Redens Vorwürfe wegen des Gebrauchs der englischen Sprache. – Finanzielles. – Die bevorstehende Reise nach England. – Der Kampf gegen die westfälischen Gewerken über die Durchführung der Grubenreform. „Ich begehre ja nicht, ihnen . . . ihr Eigenthum zu vermindern . . .“ Ausbildung westfälischer Bergleute in Tarnowitz.

Die Betrachtung, mein lieber Reden, womit Sie Ihren Brief anfangen, würde mich abgehalten haben, Ihnen in einer mir wenig bekannten Sprache zu schreiben, wäre mein Brief an irgendeinen Unbekannten gerichtet gewesen, der in dem Gebrauch dieser Sprache eine Aeüßerung von Dünkel auf ihren Besitz gesucht und diese mit dem Maasstab, der der lächerlichen Eigenliebe zugeeignet, gemessen. Ich glaubte nicht, daß dieses mein Verhältniß gegen Sie wäre, ich wähte, an einen Freund zu schreiben, der im Gebrauch der Englischen Sprache nichts finden würde, als daß vielleicht sein Freund kurz vorher ein Englisches Buch gelesen hatte – und nun schreibe ich Deutsch, weil ich sehe, wie leicht man mißverstanden wird, wenn man Englisch schreibt [. . .].

Sie würden mich verbinden, Rosenstielen den Rest meiner Schuld zu bezahlen – ich glaube es beträgt 360 Th., er wird es Ihnen genau angeben können – ich werde sie Ihnen wenigstens auf die verlangte Zeit und wahrscheinlich auf Michaelis bezahlen. Unter dem Regen verstand ich den Regen, der naß macht und nicht den, der bereichert, weil ich auf Fahrwasser auf der Ruhr warte.

Meine Reise, oder die dazu gewählte Zeit, verdiente gewiß, daß Sie ihr Ihren Beyfall versagten – wenn ich jetzt mich entfernte und wenn ich mich ohne alle andere Ursache entfernte, als Neugierde, Hang zur Veränderung und Unruhe. Ich werde sie wahrscheinlich vor Anfang December nicht antreten, bis dahin hoffe ich, werden die Veränderungen, welche ich getroffen, da wo ich sie getroffen, einige Festigkeit erlangt und die Begriffe der mißtrauischen Gewerke sich berichtigt haben. Ich begehre ja nicht,

ihnen unter irgend einer Benennung ihr Eigenthum zu vermindern, ich will ihnen dessen Genuß nicht beschränken – und eine sehr kurze Zeit wird sie belehren, daß fernerer Widerspruch ungegründet ist, so wie die Declaration sie von dessen Unwürksamkeit überzeugt. Ich weiß, daß dieses der Meynung einiger Berliner Raisonneurs entgegen ist, daß man den Weeg, den ich erwählt, gemißbilligt, ich wünschte aber, man enthielte sich aller Urtheile über Situationen, die man nicht kennt, über die Behandlungs Art von Menschen, mit denen man in keiner Art von Verhältniß stand und über Sachen, von denen man nur die Wortschälle aufgefaßt.

Es mag Ihnen leicht seyn, mein lieber Reden, meinen Sinn zu errathen. Ich schicke heute an Sie zwey Arbeiter ab, gute Kohlenhauer, ich wünschte aber, sie sammleten sich noch mehr Kenntnisse und bitte, sie nach Tarnowitz zu schicken und sie bey allen schwehren Arbeiten zu gebrauchen, besonders bey der Stollen Gewaltigung und bey dem Kunstbau und Kunstwartung. Der kleinste, namens Kempelmann, ist am brauchbarsten, der andere aber noch roh und furchtsam, aber sonst willig.

207. Bericht des cleve-märkischen Bergamts (Referent Stein) an das Bergwerks- u. Hüttendepartement Wetter, 26. Oktober 1786

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. 121. I. Abt. B. Tit. VII. Sect. 4. Nr. 107, Vol. 3. Ausfertigung. – Früher I. S. 148 (Regest).

„Die Einführung eines ordentlichen Grubenrechnungswesens auf denen Märckischen Kohlenzechen betreffend.“

208. „Patent als Geheimer Ober Berg Rath für den bisherigen Ober Berg Rath Carl Baron von [!] Stein“ Berlin, 31. Oktober 1786

St.A. Ausfertigung. – Früher I. S. 148 (ebenso).

209. Immediat-Bericht von Heinitz Berlin, 15. November 1786

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. 120. I. Abt. A. Tit. X. Sect. 18. Lit. S. I. Konzept. – Erstdruck I. S. 148 f.

Beantragt einen fünfmonatigen Urlaub für Stein zur Reise nach England zwecks Besichtigung der englischen Berg- und Hüttenwerke und der „dortigen metallischen, zu einem hohen Grad der Vollkommenheit gebrachten Fabrique Anstalten.“

Der Geheime Ober Berg Rath Freyherr vom Stein, welcher den Westphälischen Hauptbergdistrict und die metallische Fabriquen Commission zu Wetter dirigirt, wünscht von Eurer Königl. Majestät die gnädigste Erlaubniß zu erhalten,

diesen Winter über eine Reise durch England und Schottland auf seine Kosten machen zu dürfen.

FORTGANG SEINER TÄTIGKEIT IN WETTER

Die Hauptabsicht dieser Reise geht dahin, die Englischen Berg u. Hütten Werke genau zu besichtigen, die dortigen metallischen, zu einem hohen Grad der Vollkommenheit gebrachten Fabrique Anstalten und zu deren Betrieb angelegten Maschinen zu studiren und demnächst die erworbenen Kenntnisse zum Nutzen der Märkischen Berg und Hütten Werke und besonders zur Vervollkommnung der wichtigen Fabriken in der Grafschaft Marck anzuwenden.

Ich bitte daher Euer Kgl. Maj. allerunterthg., dem p. vom Stein den Urlaub zu dieser fünfmonatlichen Reise gnädigst zu bewilligen¹.

¹ Genehmigt durch Kabinetts-Ordre an Heinitz vom 16. November 1786 und ein entsprechendes Reskript an Stein vom 20. November 1786 (ebd.)

210. Bericht Steins an die märkische Kammer-Deputation¹

Wetter, 28. November 1786

Ehemals Preuß. Geh. Staatsarchiv Berlin, jetzt Deutsches Zentralarchiv II, Merseburg. Rep. 120 I. Abt. A. Tit. X. Sect. 18. Lit. S. 1. Ausfertigung.

Vorschläge für die Verteilung der Dienstgeschäfte während seiner Abwesenheit.

¹ Am 7. November 1787 zur selbständigen Kriegs- und Domänenkammer erweitert unter Ernennung Steins zum zweiten Direktor. S. Nr. 239.